

elle s'informa de ce qu'était Mlle Dangeville. Quand elle sut qu'elle jouait la comédie au Théâtre Français, elle ne laissa plus de repos à sa mère qu'elle ne l'eut emmenée au théâtre. Après bien des hésitations, il fut décidé qu'elle irait voir la représentation du "Comte d'Essex" et des "Folies amoureuses." Pendant tout le spectacle on ne put lui arracher une parole, elle paraissait concentrée en elle-même, si bien qu'en rentrant chez elle, sa mère lui dit : "Allez vous coucher, grosse bête !" Ces mots la réveillèrent ; au lieu de chercher à dormir, elle repassa dans son esprit tout ce qu'elle avait vu et entendu, et l'on fut confondu, le lendemain, en l'entendant répéter des tirades entières de la pièce, en mimant le jeu différent de chaque acteur. Sa mère déclara que ce serait beaucoup mieux pour elle de savoir coudre une robe ou une chemise que de débiter toutes ces sottises-là. "Ce propos me mit hors de moi-même," s'écrie Mlle Clairon ; et comme elle se sentait soutenue par les personnes qui l'avaient entendue, elle osa dire qu'elle n'apprendrait jamais aucun métier, qu'elle voulait jouer la comédie. Elle fut battue, mise en pénitence, privée de nourriture, et cela pendant deux mois. Rien n'y fit ; elle ne changea pas de résolution. Enfin, comme sa santé se ressentait de ces mauvais traitements, sa mère, qui n'était pas mauvaise dans le fond, alla trouver une dame pour laquelle elle travaillait et en qui elle avait toute confiance, et lui conta ses chagrins. Cette démarche, dont le détail ne fut jamais connu de l'enfant, eut pour effet de modifier considérablement les sentiments de la mère. Elle laissa la précocité de l'artiste donner libre cours à ses idées de théâtre, à condition que le passé fut oublié, qu'elle se laissât soigner, car elle était dans un état de faiblesse extrême, et qu'elle voulut bien lui montrer un peu d'affection.

Le bonheur d'Hippolyte fut immense, elle promit tout, reprit bien vite le dessus et enfin se fit entendre à Deshais, auteur de la Comédie italienne, qui fut assez satisfait pour la présenter à tous ses camarades. Il lui prescrivit ce qu'elle devait ap-

prendre, on lui obtint un ordre de début, et à sa grande joie, elle parut enfin sur le théâtre pour jouer tous les rôles de son âge, chanter et danser. Elle eut du succès et jusqu'à l'âge de vingt ans, elle se contenta de jouer les soubrettes en province.

Dès qu'elle le put, elle s'empressa de revenir à Paris, son rêve, bien décidée à se consacrer entièrement à la tragédie. Il n'en était pas alors comme aujourd'hui, on n'exigeait pas d'une débutante un talent consommé, mais depuis ses treize ans Mlle Clairon n'avait pas perdu son temps ; elle avait eu des maîtres de toutes sortes. Sa mémoire prodigieuse, son application, son ardeur avaient fait d'elle une comédienne distinguée ; elle retenait tout, dévorait tout ; ne se contentant pas de lire l'histoire de tous les peuples du monde, mais l'étudiant jusqu'à se la rendre familière jusque dans les plus petits détails. Aussi, quand elle débuta dans Phèdre de Racine en 1743, son succès fut-il prodigieux !

Voici comment s'exprime le *Mercur de France* à ce sujet : "Le 19 de ce mois, les comédiens ont remis au théâtre, la tragédie de Phèdre de Racine, dans laquelle Mlle Clairon a débuté pour la première fois. Elle a joué le principal rôle avec un applaudissement général. C'est une jeune personne qui a beaucoup d'intelligence et qui exprime avec une très belle voix les sentiments dont elle a l'art de se pénétrer. On peut dire que la nature lui a prodigué les plus heureux talents pour remplir tous les caractères convenables à sa jeunesse, aux agréments de sa personne et de sa voix."

Cependant Hippolyte Clairon n'avait pas encore cette diction parfaite qu'elle obtint plus tard à force d'études et de recherches. Elle avait, pour dire les vers, ce ton chantant et déclamatoire qui était le défaut de tous les acteurs de cette époque, et que les spectateurs subissaient. L'action et la diction étaient alors toutes deux affectées ; point de naturel, point de vérité ; c'était une déclamation monotone, fatigante ; on faisait ronfler les vers les plus simples ; c'était, parait-il, la manière des comédiens de

l'hôtel de Bourgogne, dont Molière s'est moqué dans "l'Impromptu de Versailles." Le fameux baron qui avait été l'élève de Molière ne voulait pas que l'on dise qu'il déclamaient, mais qu'il récitait la tragédie et il se piquait en même temps d'une dignité de maintien et de paroles qu'il conservait dans toutes ses habitudes et dans les plus simples actions de la vie ordinaire.

Le fils de Racine nous dit "que son père avait formé la Champmeslé qui à l'exemple de ses devancières avait commencé par déclamer les vers en cadence" ; il lui faisait comprendre d'abord les vers qu'elle avait à dire, lui montrait les gestes et lui dictait les sons. Par un admirable instinct, par son amour de la vérité, Mlle Clairon avait bien senti toute la fausseté de cette partie importante de son art, et ce ne fut pas sans peine qu'elle arriva à se corriger de cette diction emphatique et bruyante que le public de Paris aimait en elle et qui lui valait tant d'applaudissements.

Elle résolut alors d'aller à Bordeaux, c'était en 1752, essayer sur un nouveau public, "l'effet que son nouveau genre pouvait produire". — "Je jouai pour moi, pour moi seule, dit-elle, depuis le premier vers jusqu'au dernier. Ce genre simple, posé, d'accord, étonna dans le premier moment. Maîtresse de moi-même, j'observais attentivement les mouvements et les murmures du public : j'entendis distinctement au milieu de ma première scène : "Mais cela est beau ! cela est très beau !" et ce fut ainsi jusqu'à la fin." Encouragée par son succès elle revint à Paris avec la ferme résolution de ne plus jouer autrement ou de quitter le théâtre ; elle ne le quitta que 13 ans plus tard. La recherche de l'art, du vrai dans tout la hantait pour ainsi dire ; c'est ce qui lui fit tenter d'autres réformes. C'est à elle que nous devons l'art dans le costume au théâtre. Elle dit fort bien elle-même (dans ses Mémoires) que non seulement cette vérité ajoutée à l'illusion, mais que le comédien en prend plus aisément le ton de son rôle." On a peine à s'imaginer aujourd'hui que les pièces de Corneille et de Racine aient été jouées dans leur nouveauté, avec des habits de ville du